Nº 9 ET 10. NOVEMBRE—DÉCEMBRE. 1909.

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN KRAKAU.

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1910.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE

VICE-PROTECTEUR: *Vacat*.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consacrée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 9 et 10. Novembre — Décembre. 1909.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. K. Hadaczek présente son travail: „*Le cimetière de crémation près de Przeworsk en Galicie (époque romaine)*".

M. St. Schneider présente son travail: „*Le roi des serpents*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Zdz. Jachimecki: „*Les influences italiennes sur la musique polonaise. 1-re partie (1540—1640)*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 8 juillet 1909.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. M. Zdziechowski présente son travail: „*L'idée de l'âme du monde dans la littérature et la philosophie du XIX siècle.*

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Szyjkowski: „*Du style de Jules Słowacki*".

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1909 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 143.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

»Acta rectoralia Almae Universitatis studii Cracoviensis«. Tomus secundus — continens annos 1536—1580 — editionem curavit STANISLAUS ESTREICHER. 8-o, p. IX et 380.

Le Secrétaire présente le travail de M. LADISLAS SEMKOWICZ: *„Sur les anciennes annales de l'abbaye de S. Croix"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. JEAN ŁUKASIEWICZ: *„Le principe de contradiction chez Aristotele"*.

M. ANTOINE PROCHASKA présente son travail: *„Witold, Grand-Duc de Lithuanie"*.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 29 NOVEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

M. STANISLAS SMOLKA présente son article: *„Projet d'une réforme de l'administration et du développement de la constitution du Royaume de Pologne avant l'insurrection de 1830—1831"*.

Le Secrétaire présente le travail de M. ADAM KRZYŻAMOWSKI: *„La monnaie"*.

SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1909.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. STANISLAS SZPOTAŃSKI: *„Maurice Mochnacki"*.

Résumés

15. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 24 listopada 1909 r.** ***(Compte rendu de la séance de la Commission de l'Histoire de l'art en Pologne du 24 novembre 1909).***

Le président communique une lettre de M. Hahn, président de la Société historique de Lignica, dans laquelle sont demandées des renseignements touchant Henry XI duc de Lignica (Liegnitz) qui, détrôné en 1585, s'enfuit à Cracovie où il mourut en 1588. Ce prince fut, paraît-il, inhumé, par les soins de la corporation des mégissiers dans l'église des Franciscains ou dans celle d'autres Frères-Mendiants. Les sources que l'on possède à Cracovie ne font aucune mention de ce personnage, et à l'église des Franciscains on ne voit aucune plaque funéraire indiquant le lieu de sépulture du duc Henri. MM. Chmiel et Lepszy se sont chargés de faire à ce sujet des recherches dans les archives.

M. Zahorski, historien connu des antiquités de Wilna, soumet à la Commission un mémoire concernant le tombeau du Grand-Duc Witold, à la cathédrale de cette ville. Witold fut enseveli en 1430 dans le tombeau qu'il s'était fait construire à côté de celui de sa femme Anne, près de l'autel de S. Michel. Ses dépouilles ont séjourné dans ce sarcophage jusqu'en 1573, c'est-à-dire pendant 143 ans. A cette date, Valérien Protasewicz-Suszkowski, évêque de Wilna les fit transporter dans un nouveau tombeau, encastré dans la paroi de la chapelle de S. Michel. C'est par les soins de la reine Bone que fut édifié le nouveau monument, avec une effigie de Witold et une inscription latine, restaurée en 1853 par le comte Eustache Tyszkiewicz, ou plutôt reportée sur une plaque de marbre, l'ancienne s'étant complètement détériorée. L'évêque Protasewicz avait fait cette translation parce qu'il se réservait à lui-même la premiére tombe

de Witold. Dans les incendies réitérés dont la cathédrale de Wilna a eu à souffrir ce sépulcre de Witold, tout aussi bien que celui de Protasewicz, ont disparu sans laisser de traces, à tel point que l'on ignorait jusqu'ici où ils se trouvaient. Ce n'est que cette année, les dalles de la cathédrale s'effritant, qu'on a fouillé le sous-sol de la cathédrale et que l'on y a découvert un fragment de plaque de marbre avec une figure d'évêque, un crâne, et des débris d'ornements sacerdotaux. M. Zahorski suppose que ce sont les restes du tombeau de Protasewicz, de celui où primitivement avait été récueillie la dépouille mortelle du Grand-Duc Witold.

Le président présente à ses collègues la photographie d'un buste de marbre noir, appartenant à la Société varsovienne de protection des monuments historiques, photographie communiquée par M. Broniewski. Ce buste fut acheté à un soldat en 1850 par M. Ladislas Markowski, au chateau royal du Wawel à Cracovie. Comparé au portrait de Wilibald Pirkheimer, décédé en 1530, célèbre humaniste, bourgmestre de Nuremberg, ami d'Albert Dürer, il accuse une telle ressemblance que le président n'hésite pas à y reconnaître un portrait de ce Pirkheimer. Ce personnage d'ailleurs eut de fréquentes et longues relations avec Jean et Séverin Boner, et c'est sans doute par l'entremise de ces derniers que cette statue parvint au château de Cracovie.

Le président communique ensuite à la Commission la photographie d'une cassette offerte par le roi Sigismond-le-Vieux à Joachim II, Kurfürst de Brandebourg. Joachim fut marié deux fois: la première avec Madeleine de Saxe, la seconde, avec Hedvige, fille de Sigismond I (1-er septembre 1535); cette princesse mourut en 1573. La petite-fille du Kurfürst Joachim épousa en 1613 le prince Janus Radziwiłł, et c'est ainsi que cette cassette a passé dans la famille des Radziwiłł à qui les armées russes l'enlevèrent en 1813. Actuellement elle est conservée à l'Ermitage à S. Pétersbourg. Cette cassette, d'origine nurembergeoise et d'un travail exquis, est faite d'argent doré, orné de perles, de pierres précieuses et porte les armoiries de Pologne, ainsi que celles de Brandebourg. C'est à l'obligeance de M. le baron Tölkersam, directeur du Musée de l'Ermitage à St. Pétersbourg que l'on doit l'excellente photographie et la description de la cassette en question.

Le président présente la photographie d'une plaquette d'argent, avec le portrait de Georges Ossoliński, plaquette faisant partie des

collections de l'Ermitage, et celle d'un petit autel d'argent de Bargello à Florence. M. Mathias Bersohn a déjà parlé d'un autel du même genre qui se trouve à Płock (Comptes-rendus de la Commission, tome VII) et M. Sokołowski en a signalé une copie à la cathédrale de Wilna. La variante florentine de ce petit autel est l'oeuvre de l'un des artistes allemands que Cosme, Grand-Duc de Toscane, accueillait volontiers à sa cour. Cependant et l'autel de Płock, et celui de Wilna sont des copies — à quelques détails près — de celui de Florence.

Pour terminer la séance il est donné lecture d'un mémoire de M. Adolphe Szyszko Bohuss sur les synagogues juives de Pologne, et notamment sur celles de Przedborz, Szydłow, Wyszogrod et Łęczyca. Dans ce beau travail, illustré de dessins et de photographies, l'auteur fait ressortir l'importance des synagogues en bois, pour l'histoire de notre architecture et expose en détail leur si intéressante et si caractéristique ornementation. A ce propos, le président annonce la publication d'un fascicule spécial des Comptes-rendus, consacré exclusivement à l'art juif. D'abondants matériaux en ont déjà été réunis.

Dans la séance administrative sont élus: MM. Nicodème Pajzderski membre et Joseph Muczkowski, secrétaire de la Commission.

---

16. Prof. M. ZDZIECHOWSKI. **Geneza pessymizmu.** ***(Die Geburt des Pessimismus)*.**

Vorliegende Abhandlung bildet die Einleitung des Werkes: Pessimismus und Christentum. Sie greift zwar nicht in die Geschichte der Philosophie im engeren Sinne ein, Verfasser muß jedoch, als Literarhistoriker, bei der Untersuchung der Ideen, welche in der Literatur sich zu äußern suchen, durch dieselbe Leben gewinnen und auf breite Volksschichten mächtig einwirken, bis auf ihre Quellen in der Philosophie zurückgehen. Stärkeren Einfluß auf Literatur und Leben gewinnen nach seiner Ansicht nicht so sehr große philosophische Systeme als solche, wie besonders deren Simplifikationen in den Werken populärer Darsteller, Fortsetzer sowie derjenigen selbständigen Denker, welche es verstehen, die im gegebenen Zeitraum herrschenden philosophischen Ideen in eine solche Form einzukleiden, daß ihre

Schöpfungen, auf der Grenzscheide der Philosophie und der Literatur stehend, sowohl zu der einen wie zu der anderen gehören, wie z. B. die eines Rousseau, Nietsche, Renan, Cieszkowski, Tołstoj.

Wenn wir nicht nur die Geschichte der Literatur, Kunst oder Philosophie, sondern die Gesamtentwickelung des geistigen Lebens im XIX. Jh. überblicken, so kann es uns nicht entgehen, daß es von der Philosophie Schopenhauers beherrscht wird. Dieser Zug fällt uns umsomehr auf, da diese philosophische Richtung einen ganz neuen Faktor im europäischen Leben bedeutet, den Geist Asiens, einen Hauch des Buddhismus repräsentiert, und die herannahende Synthesis zweier Kulturen, der europäisch-christlichen und der asiatisch-buddhistischen ankündigt. Die Frage nach dem Wesen des Übels, bis dahin in der Philosophie der europäischen Völker sorgfältig verschleiert, erscheint vor den Augen der Menschheit in ihrer grauenhaft schrecklichen Gestalt. Es darf also nicht befremden, daß nun mit einem Male in den Mittelpunkt des philosophischen Denkens der modernen Menschheit die Frage gerückt erscheint, wie sich denn die christliche freudige Affirmation Gottes, des Himmelsvaters, mit der düstern Affirmation des Bösen, das im Wesen der Welt steckt, vereinigen lasse Nach der Assimilation der griechischen Philosophie durch die christliche kommt nun die indische an die Reihe.

Drei Faktoren waren an der Bildung der modernen Kultur beteiligt: das Christentum, der Hellenismus und der Romanismus. Der hellenische Geist äußerte sich im Bereich der Philosophie in der Anschauung der göttlichen Ordnung im Weltall. Das Christentum brachte ein starkes Element des Pessimismus: „Die Welt liegt im Argen". Der Romanismus aber zeigte nur wenig Verständnis für diese Idee einer pessimistischen Weltflucht, angesichts der weltbeherrshenden Bestrebungen der Päpste, die sich als Erben der Weltmacht des römischen Imperiums betrachteten.

Anderseits darf man nicht verkennen, daß der Romanismus, der ja eigentlich ein praktisches Ziel von den Augen hatte, nur schwer mit dem wesentlichen Zug der Religion, mit dem Geist des Mystizismus, in Einklang zu bringen war. Den Gegensatz zu der Pflege des inneren, vom Mystizismus beherrschten Lebens bildet in der Theologie der Rationalismus, der im praktischen Leben seinen Ausdruck im Klerikalismus findet. Diese beiden Richtungen haben unstreitig das innere Leben der katholischen Kirche bestimmt. Doch

den Triumphen des Papsttums im Mittelalter folgte die kirchenfeindliche Reaktion, die ihren stärksten Ausdruck in der Reformation gefunden und das Ansehen der Kirche zu gunsten der Autorität des Staates stark erschüttert hat. Indessen gilt auch der Staat noch lange nicht als Schutzmittel gegen die Übel und Mißstände der gesellschaftlichen Ordnung. So ist es erklärlich, daß schon im 18. Jh. in den Schriften Rousseaus eine Reaktion auftaucht, die alle früheren Bestrebungen, die Wohltaten der auf kirchlicher und staatlicher Grundlage aufgebauten Zivilisation zu leugnen, weit hinter sich läßt. Diese Negation war aber noch nicht pessimistisch, denn sie war innig verknüpft mit dem Traum von der Rückkehr zum Naturzustand, von welchem man das Glück der Menschheit erhoffte.

Von Rousseaus Ideen sind die literarischen Richtungen im 19. Jh. bestimmt, dagegen gehen die philosophischen auf Kant zurück. Verfasser behandelt den Parallelismus des schöpferischen Wirkens und des Einflusses der beiden Denker. Während Rousseaus Ideen den lebhaftesten Wiederhall in der französischen Revolution gefunden haben, hat es die Kantische Revolution nicht versucht, die Grenzen der Philosophie zu durchbrechen. Es waren dennoch in der Weltanschauung Kants, in seiner Ansicht über das Wesen des Geistes und das Verhältnis des Menschen zu der ihn umgebenden Welt die Keime tiefgehender Umwandlungen im Leben der Menschheit enthalten.

Doch seine Philosophie fand nichts weniger als allgemeine Anerkennung. Seit Fichte bis auf den heutigen Tag wurde vor allem der Widerspruch zwischen der Kritik der theoretischen und der Kritik der praktischen Vernunft betont. Diesen Widerspruch suchten die einen durch Ergänzung und Ausbau des Systems zu lösen, andere dagegen fanden für diese Philosophie nur Worte der Mißbilligung und rücksichtsloser Verdammung. Heutzutage hat sich der talentvolle Verfasser der Geschichte des Idealismus, Willmann, die Aufgabe gestellt, Kants Einfluß vollends zu vernichten. Doch hat Kant auch einen begeisterten Verteidiger gefunden in Stuart Houston Chamberlain, einem Forscher und Denker, der es verstanden hat, die tiefsten Einblicke in die Seele und in die Ideenwelt des großen Philosophen zu tun. Verfasser vergleicht die Ansichten Willmanns mit denen Chamberlains und schließt sich dem letzteren an. Er kann nicht umhin, gleich Chamberlain anzuerkennen, daß für Kant die

praktische Philosophie das Ziel und die Kritik der reinen Vernunft nur den Weg dahin bildete. Indem Kant die Abhängigkeit der Erkenntnis von dem erkennenden Subjekte verkündete und daraus den Schluß zog, daß die uns umgebende Welt, welche wir erkennen, nur eine Erscheinung und nicht ein Ding an sich sei, stürzte er gleichzeitig die Grundlagen, auf welche sich die Vernunft in ihrem Verhältnis zu der Wirklichkeit stützte und hüllte sie in ein Dunkel. Doch davor schrak er nicht zurück. Für ihn wurde dieses Dunkel zur Erlösung, denn auf diese Weise konnte er nur noch deutlicher die innere Leuchte des Gewissens wahrnehmen; das Gewissen diente ihm nun als Leiter, der aus dem trüben Dunkel der Erscheinungen in jenes lichte Land führt, wohin die theoretische Vernunft nicht reicht.

Das Gewissen war für ihn eine Richtschnur und zeigte ihm, wie sich das sittliche Gesetz mit der Freiheit vereinigen lasse. Daraus ergeben sich die Postulate Gottes und der Unsterblichkeit. Was aber anfangs nur ein Postulat ist, wird allmählich für den freien, d. h. den dem kategorischen Imperativ der praktischen Vernunft folgenden Menschen zur lebensvollen Wirklichkeit, und das Postulat verwandelt sich in ein Gebot. Die Sittlichkeit gebiert die Religion, welche eine Anerkennung des Pflichtgebotes als eines Gebotes Gott gegenüber bedeutet. Den Grundzug der philosophischen Revolution Kants bildet die Scheidung zwischen Religion und Wissenschaft und die Umkehrung des wechselseitigen Verhältnisses zwischen Religion und Sittlichkeit. Die Sittlichkeit geht der Religion voraus und erst aus jener ergibt sich diese. Kants Anhänger sein — heißt nach Verfassers Ansicht — sich vor allem von der Beschränktheit des menschlichen Wissens klare Rechenschaft geben, weil es nur die Erscheinungen und nicht die Dinge an sich erkennt, heißt alle Bande jener Philosophien abschütteln, welche nicht von den Erscheinungen, sondern von den dem Verstande verborgenen Ursachen derselben lehren, heißt endlich die innere Stimme des Gewissens vernehmen, welche das sittliche Gesetz bildet, diesem Gebot folgen und in Befolgung desselben, im Streben nach dem sittlichen Gut allmählich die auf innere Erfahrung gestützte, unerschütterliche sittliche Gewißheit von der Existenz Gottes und der Unsterblichkeit des Lebens gewinnen. Kants Philosophie ist unstreitig tief christlich, ihr Wesen besteht nämlich in der Anerkennung des absoluten Wertes des Menschen; unter allen Denkrichtungen, welche aus dem Chri-

stentum hervorgegangen sind, hat sie am stärksten diesen Grundsatz anerkannt und erscheint mithin als besonders zur lebensvollen Einwirkung auf die Religion berufen. Kant hat die Vertiefung, Verbreitung und Kräftigung des religiösen Gefühls angebahnt, das wir immer mehr um sich greifen sehen und das durch die Werke von Karl Secretan vorbereitet wurde.

Indessen mußte viel Zeit vergehen, ehe dieser Schwerpunkt der Kantischen Philosophie erkannt wurde. Sein erster Nachfolger, Fichte, faßte die beiden Kantischen Kritiken, die der reinen und die der praktischen Vernunft nicht als zwei einander ergänzende Bestandteile des Systems auf, sondern als zwei Gegensätze. Um den sich daraus ergebenden Widerspruch zu lösen und von der Voraussetzung ausgehend, daß absolutes Wissen tatsächlich möglich sei, trotzdem Kant eben dessen Unmöglichkeit nachgewiesen hatte, klammerte er sich nur an den einen Bestandteil dieser Philosophie, an die Kritik der praktischen Vernunft. In der praktischen Vernunft, als deren Hebel der kategorische Imperativ betrachtet werden muß, erblickte er das innerste Wesen des Menschen, sein Ich, und leitete aus diesem Ich die Welt ab. Obwohl er jedoch das Ich mit dem Gewissen identifiziert und obwohl ihn das Gewissen zu Gott führte, gerade wie Kant, so erschütterte er schon dadurch, daß ihm das Ich als Grundlage für seinen philosophischen Bau erschien, das stärkste Bollwerk des Menschen gegen die Anstürme des Individualismus, welches wir in dem Bewußtsein der Existenz der objektiven Wahrheit besitzen. Diese irrtümliche Auffassung erklärt uns alle Fehlgriffe seiner Nachfolger.

Tatsächlich muß auch vom Standpunkt des absoluten Sittlichkeitsideals, dem Standpunkte Kants, zugegeben werden, daß in der Geschichte des deutschen Denkens ein allmähliches Herabsinken nach dem antimoralistischen Egotheismus sich bemerken lasse. Fichte hat der romantischen Schule den Stempel seines Denkens aufgedrückt, und Goethe darf als Vater dieser Schule gelten. Es ist auch die Romantik, wie es Haym nachgewiesen hat, der Versuch einer Vereinigung Goethes mit Fichte, des kontemplativen Universalismus mit dem idealistischen Individualismus. Aber so wenig es Fichte gelungen war, Kant zu erfassen, so fehlte es den Romantikern an rechtem Verständnis für Fichtes Gedankenwelt, und sie zeigen das Unvermögen, das großartige Pflichtideal, das ihm als Leuchte diente, in sich aufzunehmen. Sie fühlten sich nur ge-

blendet durch die starke Betonung der Allmacht des Ich, und die Synthesis Goethes mit Fichte verklärte sich bei Friedrich v. Schlegel zur Apotheose des Individualismus, jedoch nicht im Bereiche der sittlichen Tat, sondern der Betrachtung des Lebens, — und den Gipfelpunkt des kontemplativen Verhältnisses zur Welt bildet die Ironie. Von da führt nur noch ein Schritt zum sittlichen Nihilismus und tatsächlich ist auch Friedrich v. Schlegels Weltansicht gleichsam eine Expiation der Fichteschen Philosophie: die individualistische Einseitigkeit derselben verzerrt sich bis zur Karikatur, während dasjenige, was ihren Hauptvorzug bildet, die Verherrlichung des Pflichtgefühls, ganz dem Gesichtskreise entschwindet. Erst durch Schleiermacher und Novalis wurde das Licht des Ideals in die Romantik hineingetragen, indem bei ihnen die ironische Betrachtungsweise Schlegels zum Quietismus der religiösen Anschauung wurde; sie wiesen aber demselben im Leben die nämliche beherrschende Stellung an, die Fichte der sittlichen Tat bestimmt hatte. Deshalb stehen sie um eine Stufe tiefer als Fichte, gerade so wie Fichte nicht an Kant heranreicht; vom Standpunkt der sittlichen Tat sinken sie auf den der sittlichen Passivität und des Quietismus herab.

Die Philosophie Schellings in der ersten Periode seines Schaffens war auch nichts anderes als nur in ein System gebrachte philosophische Romantik. Indem er die Anschauung und die sich daraus ergebende schöpferische Tätigkeit des Künstlers höher stellte als die auf das sittliche Gut gerichtete Tätigkeit, betrat er hiermit den Weg, welcher zur Verherrlichung des Menschen führte, jedoch nicht des Menschen, wie er sein soll, d. h. des Menschen, der sich von seiner Abhängigkeit von der Materie zu befreien sucht, sondern eines Menschen, wie er im Augenblicke des künstlerischen Schaffens ist, also in Situationen, die er nicht bestimmen kann, die ihm von Gott und von der Natur verliehen sind. Aus Schellings Philosophie ergibt sich die Schlußfolgerung, daß man das absolute Wissen im Zustand der Eingebung gewinnen kann, wo sich der Unterschied zwischen dem erkennenden Subjekte und dem erkannten Objekte verwischt.

Diese Anschauung bedeutet nichts anderes als eine Geringschätzung des methodischen Denkens. Schellings Philosophie ebnete auch philosophischen Mißbräuchen den Weg und sie mußte von Grund aus umgestaltet werden. Dieser Aufgabe unterzog sich He-

gel. Im Gegensatz zu Fichte, welcher das Wesen des Ich in der Tat erblickte, im Gegensatz zu den Romantikern und zu Schelling, denen sich dieses Wesen in der Anschauung enthüllte, suchte Hegel ihre Äußerung in der Vernunft. Nach Fichtes Ansicht bildet die höchste Äußerung des Geistes die sittliche Vollkommenheit, nach Schelling und den Romantikern die künstlerische Schaffenstätigkeit (wobei aber bemerkt werden muß, daß dem tiefsinnigsten unter den Romantikern, Novalis, immer außerdem die Liebe als schöpferisches Prinzip der Eingebung erschien), dagegen stellt Hegel den Denkprozeß selbst über alles. Es bedeutet mithin seine Philosophie im Verhältnis zu derjenigen Kants, zu dessen sittlichem Imperativ, einen neuen Rückschritt. Verfasser hebt in der Lehre Hegels besonders vier Punkte hervor, welche ganz das Denken der damaligen Zeit beherrschten : a) Affirmation der Einheit des Gedankens und des Seins, des Absoluten und der Welt oder Pantheismus; b) Verherrlichung des Menschen als der reinsten Äußerung der sich in der Welt allmählich bewußtwerdenden absoluten Idee, oder egotheistischer Individualismus. (von untergeordneter Bedeutung ist hier der Schein des Panlogismus, denn indem Hegel das menschliche Denken vergöttlichte, behielt er im Auge das philosophische Denken, also nur die Potentaten des Geistes und nicht die Massen); c) Identifizierung des Absoluten mit dem absoluten Wissen, oder philosophischer Absolutismus; d) Rechtfertigung alles Bestehenden, da alles, was existiert, als Entwickelung und Offenbarung der absoluten Idee vernünftig sei, oder politischer Konservatismus. Alles dies war in der grundlegenden Behauptung Hegels enthalten, in der These, welche auch der einfachste Mensch wohl begreifen konnte, daß die Welt als Ausdruck der Idee zu betrachten sei, welche in Hegels Philosophie zur Selbsterkenntnis gelangt ist.

Daraus ergibt sich nun der Schluß, daß die vollkommene Verkörperung der Göttlichkeit, der wahre Gott, eigentlich der Mensch ist und nicht etwa die Abstraktion, welche von Hegel die absolute Idee genannt wurde. Diesen Gedanken entwickelte Feuerbach weiter und brachte die Philosophie aus den schwer erreichbaren Regionen der Nachfolger Kants auf das Niveau einer materialistischen Weltansicht: Mit einem Worte, die Entwickelung des deutschen Denkens zeigt deutlich, daß die Ergebnisse der Philosophie Kants zu tief reichten, wie Deussen sagt, als daß sie von seinen unmittelbaren Nachfolgern ganz hätten erfaßt werden können.

Aber außer dem Egotheismus Feuerbachs war in der Hauptthese Hegels auch der Keim des Pessimismus enthalten, denn im Grund genommen mußte aus derselben die Frage gefolgert werden, was eigentlich diese absolute Idee sei, welche nach Bewußtwerden strebt und erst nach einer langen Reihe von Entwickelungsstadien sich als Vernunft äußert. Sie muß wohl etwas Ursprünglicheres sein als die Vernunft, etwas Unbewußtes. unbewußter Wille. Wird aber angenommen, daß das Prinzip der Existenz nicht vernünftig ist, so gelangt man notwendigerweise zur Leugnung einer vernünftigen Weltordnung. Diesen Weg hat Schopenhauer gewählt. Doch erschien ihm seine Philosophie nicht als eine Konsequenz, sondern als eine Antithese Hegels. Im Gegensatze zu Hegel und dessen Vorgängern, Fichte und Schelling, entschloß er sich, auf Kant zurückzugreifen. Aber er kehrte nicht zu dem, was bei Kant die Hauptsache ist, zu der praktischen Philosophie. sondern zur Kritik der reinen Vernunft zurück und übertrieb den Grundgedanken, indem er verkündete: „Die Welt ist meine Vorstellung“. Kant hätte wohl gesagt, daß die Welt als Erscheinung Vorstellung des Menschen sei. Nun wollte er auch Kant ergänzen und, sich in den Grenzen des Kritizismus haltend, erklären, was die Welt ihrem Wesen nach, oder was das Ding an sich sei.

Das Ding an sich ist der Wille zum Leben. Aber ewig wollen und nie das Ziel erreichen, heißt leiden. Leiden und Sein sind gleichbedeutende Begriffe; zum Ziel des Menschen wird die Befreiung von der Existenz oder Nirvana, wozu die Vernichtung des Willens zum Leben führt. Wie Volkelt und Stanisław Rzewuski betont auch Verfasser, daß Schopenhauers Nichtsein im Grund genommen ein Übersein ist. — Aber Schopenhauers Philosophie, die einerseits eine weitere Konsequenz der Entwickelung der deutschen Denkarbeit ist, steht anderseits im innigsten Zusammenhange mit der indischen Weltbetrachtung und führt diese in Europa ein. Verfasser stützt sich vor allem auf die epochemachenden Forschungen Deussens und entwirft ein Bild der Philosophie der Upanishadas, vergleicht ferner das System Schopenhauers mit dem Brahmanismus und Buddhismus und weist nach, wie ungleich stärker bei Schopenhauer das pessimistische Element hervortritt. Der Brahmanismus erkannte die Identität der werdenden Welt, d. h. des phänomenalen Seins und des Leidens an, ahnte jedoch hinter

dieser Welt des Werdens Gott, oder das absolute Sein — und suchte darin Linderung. Der Buddhismus ging ebenfalls von der Identität der Welt des Werdens und des Leidens aus, wollte jedoch dahinter das absolute Sein nicht anerkennen und verzichtete auf den Trost, welchen die Kontemplation Gottes gewährt. Schopenhauer dagegen folgte in Anerkennung der Identität des Werdens und des Leidens dem Brahmanismus und dem Buddhismus, erkannte aber im Gegensatz zum Buddhismus und im Einklang mit dem Brahmanismus, daß die Welt des Werdens als Ausdruck des absoluten Prinzips aufzuffassen sei, suchte jedoch in diesem Prinzip nicht, wie die Upanishadas, Gott, den man verehren müsse, sondern das Übel, welches vernichtet werden müsse. Man kann nun im Pessimismus kaum noch weiter gehen, hier haben wir die äußerste Grenze. Der Brahmanismus ist der Ausdruck des relativen Pessimismus, welcher sich auf die Feststellung der Tatsache gründet, daß Leiden und Übel bestehen; er nähert sich dem Christentum in dem Punkte, daß dem Leiden und Übel die Idee Gotes entgegengesetzt wird. Eine weitere Stufe des Pessimismus ist der Buddhismus, welcher Gott ignoriert; die letzte Etappe stellt aber die Philosophie Schopenhauers dar, denn obwohl sie ihrem Wesen nach kein Satanismus ist, so scheint sie es doch zu sein, weil sie das Sein mit dem Übel identifiziert und gleichzeitig in leidenschaftlicher Weise den jüdisch-christlichen Begriff der Gottheit, als Schöpfers und Herrn, leugnet.

Von der Metaphysik Schopenhauers zur Besprechung von dessen Ethik übergehend, bemerkt Verfasser, daß der Pessimismus ein umso tieferes Gefühl der Notwendigkeit des Kampfes mit dem Bösen hervorruft, je tiefer er reicht. Das Böse bildet den Inhalt des Seins und nur das Mitleid kann ihm als die Grundlage aller Ethik entgegengesetzt werden. Das verkündete eben Schopenhauer. Dieser erbitterte Gegner des Christentums im Bereiche der Metaphysik kommt diesem auf dem Wege der Ethik entgegen. Seine Erlösungslehre begünstigt die Vertiefung der christlichen Weltanschauung. Auch wenn wir nicht soweit gehen wollen, wie Deussen, der in Schopenhauers Lehre die reinste Gestalt des Christentums wiederfindet, so können wir allenfalls nicht in Abrede stellen, daß in dem durch die pessimistische Anschauung von der Erlösung vorbereiteten Boden die Ansichten der berühmten Vertreter des

modernen religiösen Denkens gekeimt sind, sowohl im Protestantismus (Eucken) wie im Katholizismus (Blondel, Laberthonnière).

---

17. KAZIMIERZ NITSCH. **Próba podziału gwar polskich.** *(Versuch einer Einteilung der polnischen Mundarten).*

Vorliegende Einteilung ist als erster Versuch einer systematischen Gruppierung der polnischen Mundarten zu betrachten. Sie kann nicht vollständig sein angesichts unserer noch recht lückenhaften Kenntnis der Gegenstandes sowie auch infolge zahlreicher in den verwandten Disziplinen, besonders in der Ethnographie vorhandener Lücken. Aber auch im Bereiche der Sprache selbst ist vorläufig eine Berücksichtigung aller Partieen kaum durchführbar; so z. B. sind die Eigentümlichkeiten des Wortschatzes, welche durch allgemein kulturelle Unterschiede bedingt werden und infolgedessen für die Einteilung der Mundarten von großer Bedeutung sein müssen, vorläufig noch zu wenig erforscht, als daß sich aus denselben sichere Schlüsse ableiten ließen. Deshalb mußte diese Einteilung vor allem von phonetischen Merkmalen ausgehen, welche zwar gewiß die wichtigsten aber nicht ausschließlich maßgebend sind, und nur nebenbei konnten auch manche morphologische Eigentümlichkeiten Berücksichtigung finden. Auch diese beiläufige Übersicht des Gegenstandes wurde fast einzig und allein durch die vieljährigen selbständigen Forschungen des Verfassers ermöglicht, denn die bisherigen, nicht sehr zahlreichen einschlägigen Arbeiten befassen sich ausnahmslos nur mit einer Ortschaft und behandeln nie größere Gebiete, dagegen genügen die zahlreichen ethnographischen Notizen nicht einmal elementaren Anforderungen.

Die einzige genügend klargestellte Frage ist das Verhältnis der kaschubischen Mundarten zu den rein polnischen: es unterliegt nunmehr keinem Zweifel, daß sie trotz ihrer engen Beziehungen zu der polnischen Sprache (von der bereits ausgestorbenen polabischen Sprache abgesehen, von der sie eine Übergangsstufe zu der polnischen Sprache bezeichnen) eine selbständige Einheit bilden, die allen anderen polnichen Mundarten gegenübergestellt werden muß. Vgl die Arbeit des Verf. „Die Verwandtschaftsverhältnisse der lechischen Sprachen“ (poln., in „Materyały i prace Komisyi język.“ III 1—57) und von Baudouin de Courtenay „Kurzes Resumé der

kaschubischen Frage" (AfslPh XXVI 366—406). Interessant ist das Verhältnis der kaschubischen Sprache zu den benachbarten polnischen Mundarten. Ein wesentlicher Unterschied besteht hier zwischen den Borowiaken (in der Tucheler Heide) und den Bewohnern von Kociewie (am linken Ufer der Weichsel ungefähr von der Schwarzwasser Mündung an): die ersteren unterscheiden sich bedeutend weniger von den Kaschuben als die letzteren. Die Einwohner von Bory und Krajna (am rechten Ufer der Netze) bilden seit altersher einen allmählichen Übergang von den Kaschuben zu dem eigentlichen Großpolen. Eine uralte Südgrenze der Pommeraner war die Netze; da aber nur wenige, untergeordnete Merkmale der kaschubischen Mundart (Erweichung von *k*, *g* zu *ć*, *ʒ́*: *ʒ́ipći* = gibki) so weit reichen, dagegen die wesentlichen und charakteristischen erst weiter nördlich beginnen, und da wir hier eine ganze Reihe von allmählichen Übergängen vor uns haben, wie man solche in den Grenzgebieten uralter naher Verwandtschaft findet, so glaube ich, daß man diese Gebiete nicht etwa als ursprünglich kaschubisch und erst nachträglich polonisiert betrachten dürfte. Dagegen ist die Sprache von Kociewie so wesentlich von der kaschubischen verschieden, daß unmöglich die Bewohner dieses Gebietes als Nachkommen der hier ehemals wohnenden Pommeraner angesehen werden dürften. Sprachlich stehen sie auch den Einwohnern vom rechten Weichselufer bei weitem näher und werden auch von dort ausgegangen sein. Über diesen Punkt handelt der Verfasser in seiner „Vergleichenden Charakteristik der polnischen Dialekte in Westpreußen" (poln., in „Roczniki Tow. naukowego" in Thorn, XIII 161—194), der einzigen bisher vorhandenen Zusammenstellung von polnischen Dialekten, wenigstens im Bereich einer Provinz.

Ganz Polen mit Ausschluß des kaschubischen Gebietes kann man in zweierlei Weise einteilen. Als erstes Einteilungsprinzip kann die sg. masurische Aussprache oder kurz das Masurieren gelten: nur im Westen (Großpolen im weiteren Sinn) erhielt sich die Aussprache von *š*, *ž*, *č*, *ǯ*, dagegen vollzog sich in dem ganzen östlichen und südlichen Teil von Polen der Lautwandel zu *s*, *z*, *c*, *ʒ*. Über diese Erscheinung gibt es eine monographische Arbeit von Dobrzycki „Über das sg. Masurieren in der polnischen Sprache" (polnisch, in Rozprawy filologiczne Ak. Um. XXXII 208—235), die aber leider nicht einwandsfrei ist. Die Bedeutung dieser Tatsache erhellt schon aus

der darauf basierenden Einteilung Polens in zwei geschlossene Gebiete; es lassen sich nämlich nicht masurierende Gebiete außerhalb Großpolens ganz einfach erklären: in Schlesien durch die böhmische Nachbarschaft, im Osten durch Besiedelung ursprünglich nicht reinpolnischer Gebiete. Dazu gesellt sich eine andere, nicht sprachliche Tatsache, daß nämlich die Linie der masurischen Aussprache mit der Ostgrenze des alten Großpolen (mit Kujawien und dem Gebiete von Dobrzyń) fast genau zusammenfällt, ferner daß auf der Grenze zwischen Dobrzyń und der ehemaligen Wojewodschaft von Płock uns auch ein anthropologischer Unterschied entgegentritt (vgl. A. Zakrzewski „Wzrost w Królestwie Polskiem“, Zbiór wiad. do antropologii krajowej. XV 2, Karte). Da jedoch diese Grenze der masurichen Aussprache weder genau noch beiläufig mit irgend einer anderen Sprachgrenze zusammenfällt, so darf man annehmen, daß diese Stammeinteilung sich schon in alter Zeit verwischt hat.

Großpolen zerfällt deutlich in folgende Teile: das ziemlich stark differenzierte eigentliche Großpolen, das einheitliche Kujawien und das einheitliche Kulmer und Dobrzyner Land. Kujawien, das sich von Großpolen unter anderem durch die Aussprache *voda, veu̯na, śńik, bur, ryby* (in Großpolen *u̯oda, vou̯na. śńyk, bu̯ůr, rybyi*) und durch das Fehlen von Deminutiven auf *-ę* (an deren Statt der in ganz Nordostpolen ausschließlich auftretende Typus *ćelok, kurčok*) unterscheidet, zeigt eine nahe Verwandtschaft mit dem Gebiet von Łęczyca. Interessant ist die Stellung des Kulmer-Dobrzyner Dialektes: wegen der Aussprache des allg.-polnischen *ę. eN* wie *ą, aN (zambi, gąsti. ćamno)* und der Zerlegung der palatalen Lippenkonsonanten in zwei Elemente *mi̯asto* oder *mńasto, pi̯es* oder *pχes* und die damit im Zusammenhang stehende Aussprache *śvat. śvyca)* und gewissermaßen auch wegen der Aussprache von *y* wie *i* bildet er einen Übergang zu Nordostpolen, besonders zu dem ursprünglichen Masowien, gehört jedoch wegen der interverbalen Phonetik noch zu dem ursprünglichen Polen; (über die nähere Bestimmung dieser geographischen Termine siehe weiter unten). Die nördliche Grenze dieses Dialektes, d. h. soweit die Aussprache *provda, ptok, zambi, gąsti, vųski* (nördlich von der Linie spricht man: *pravda, ptak, zymbi, gẙsti, vůski)* reicht, fällt mit der historischen Grenze der uralten Sitze der Polen und Preußen zusammen. Diese Tatsache, besonders das Fehlen der Laute *å* und *ą* (nasales *a*) auf diesem späteren polnischen Gebiete,

ist von besonderem Werte, denn sie bietet uns Anhaltspunkte zu Schlüssen bezüglich der uralten Grenze der polnischen Bevölkerung auch weiter nach Osten hin.

Eine andere prinzipielle Einteilung des ganzen polnischen Sprachgebietes ist die Scheidung in das südlich-westliche und das nördlich-östliche. Die wichtigste Erscheinung ist die interverbale Phonetik. Die für die polnische Sprache typische Stimmhaftigkeit der auslautenten Konsonanten auch vor anlautenden Liquiden, Nasalen und Selbstlauten, also die Aussprache: *brad‿obi, głoz‿narodu, tag‿em się zmęczył, przyniόz‿em, zanieź-my* erstreckt sich nicht über ganz Polen: so spricht man in Kleinpolen, Schlesien, ganz Großpolen, auch in Kaschuben, sondern wir begegnen in Masowien der Aussprache *rót‿jego, wós‿Macieja, ras‿em tam był, zawiós‿em, choć-my*. Da nun auch in nicht masowischen Gegenden nördlich vom Kulmer-Dobrzyner Gebiet, nämlich in der später kolonisierten Umgegend von Löbau, Graudenz, Marienburg und in Kociewie so gesprochen wird, so darf man dieses Fehlen der Stimmhaftigkeit als ein nicht urpolnisches Merkmal betrachten. Beachtung verdient allenfalls der Umstand, daß sich diese typisch polnische interverbale Phonetik in der Slovakei und in Mähren (wenigstens in dem östlichen Teil) wiederfindet, daß also in gewisser früherer Zeit die Beziehungen zwischen Urpolen und der Slovakei inniger gewesen zu sein scheinen als mit Masowien. — An Bedeutung gewinnt diese Linie noch durch den Umstand, daß mit ihr auch noch andre sprachliche Unterschiede fast genau zusammenfallen. Wenn auch keine sprachliche Linie genau ihrem Lauf folgt, so gibt es doch deren mehrere, welche bei gleicher Gesamtrichtung von Nordwesten nach Südosten mit dem westlichen oder dem östlichen Teil derselben fast identisch sind. Der westliche Teil dieser Linie, nämlich die nördliche Grenze des Kulmer-Dobrzyner Dialektes, wurde schon oben besprochen; ungefähr von Płock an verläuft mit ihr auch die südliche Grenze der Aussprache des Lautkomplexes *śv́* wie *śv*, *ę* wie *ą*. Eine derartige Verschlingung von Linien finden wir sonst in ganz Polen nirgends. Wenn wir auch also die Grenze der masurischen Aussprache als ein uraltes Relikt irgend eines später verwischten Unterschiedes ansehen, so können wir doch nicht umhin, diesem eben Unterschiede eine größere Bedeutung beizumessen, welcher Urpolen von dem späteren, wenn auch wenigstens teilweise schon vorhistorischen Polen trennt. Diese Linie fällt aber mit der

politischen Grenze zwischen Masowien einerseits und Groß- und Kleinpolen anderseits nicht zusammen, denn ein bedeutender Teil der früheren Wojewodschaft Rawa und das Fürstentum Łowicz gehört sprachlich nicht zu Masowien. Auf die Grenzen von Masowien wollen wir noch weiter unten zurückkommen.

Stark differenziert erscheint Kleinpolen. Im Norden bilden Łowicz, Łęczyca und Sieradz jedes eine Einheit für sich und ebenso im Süden der schmale Hügelzug mit einem nasalen Selbstlaut (*gǫsty, zǫby, pǫty, kǫt)*, welche das Krakauer Gebiet von Oświęcim über Andrychów, Pcim bis gegen Limanowa umsäumt. Der Kern von Kleinpolen zerfällt deutlich in zwei Teile, den westlichen und den östlichen. Der letztere wird charakterisiert vor allem durch den gänzlichen Schwund der nasalen Selbstlaute (*reka*, *påty* = piąty), welcher gleich östlich von Krakau beginnt und sich gegen Sandomierz erstreckt: am rechten Weichselufer findet sich diese Aussprache nur auf einem schmalen Streifen, reicht aber am linken bis gegen Lelów und nördlich von Kielce. Wahrscheinlich war es ursprünglich ein Grenzdialekt gegen die ruthenische Sprache hin, in welcher ebenfalls Nasallaute geschwunden sind. Heute liegt diese Mundart mitten in Kleinpolen, denn, wenn wir auch von dem ursprünglich ruthenischen, später kolonisierten oder polonisierten Gebiet absehen, in dem auch heute noch jede Spur der masurischen Aussprache fehlt (ein solcher Strich zieht sich nord-südlich mitten durch das Lubliner Gouvernement und in Galizen zwischen Rzeszów und Jaroslau), so besitzt ein beträchlicher Teil von Mittel-Galizien, von Tarnów und Limanowa angefangen, eine Aussprache welche der Krakauer Mundart näher steht als derjenigen von Ost-Kleinpolen und dasselbe gilt auch für Podhale und die polnischen Teile von Arva und der Zips.

Wir kommen endlich zu Masowien: dieses zerfällt in zwei Teile, den ursprünglichen und den erworbenen; der letztere kann wieder in mehrere Territorien geschieden werden. Urmasowien zieht sich von Nordwesten nach Südosten, und zwar von der Skrwa (als von der östlichen Grenze des Dobrzyner Gebietes) fast bis gegen Lublin, vornehmlich am linken Weichselufer, bei Warschau aber auch am rechten. Es wird gekennzeichnet durch zwei uralte Merkmale: die Erhaltung des *å* und die Aussprache des *ę* wie *ą*. Die Breite dieses Streifens variiert, reicht ungefähr bis gegen Sierpc, Płońsk,

Radzymin, Łuków. Beachtung verdient die Verbreitung der Aussprache von *ą* statt *ę*. Aus dem urpolnischen *ą̈* irgendwo im Zentrum von Polen entwickelte sich allmählich die Aussprache von *ę* und verbreitete sich über ganz Großpolen und Kujawien, fast ganz Kleinpolen. Dagegen blieb in vielen peripherischen Gebieten die Aussprache von *ą* erhalten: also in dem nördlich von der Netze gelegenen, dem Kulmer und Dobrzyner Land, in dem oben erwähnten Masowien, im Süden in Schlesien und dem kleinen Winkel am San an der Mündung der Tanew. Im Zusammenhang damit steht ferner der bereits erwähnte schmale Randgebirgszug mit einem Nasallaut. — Hinter diesem Urmasowien erstreckt sich ein anderes ohne *å* und mit *y*, (*ptak. zymbi*), das sich. wie wir wohl annehmen dürfen, auf preußisch-litauischem Gebiete entwickelt hat. Westlich von diesem ziemlich stark differenzierten Strich liegt das Gebiet von Löbau, Osterode und Marienburg, welches durch Vermischung der Laute *ś*, *ź*, *ć*, *ʒ́* und *š*, *ž*, *č*, *ǯ* (*šano. žymńa* = ziemia, *ćarni*) gekennzeichnet wird, eine Erscheinung, welche sich durch die Aussprache der polnischen Laute bei den Preußen, oder durch Vermischung masurisch und nichtmasurisch sprechender Polen erklären ließe. — Jenseits dieses Striches liegt das Gebiet der preußischen Masuren und des heutigen Gouvernements von Łomża mit der charakteristischen Aussprache *ńasto, żara*. welche nur eine weitere Stufe der in ganz Masowien üblichen Aussprache *mńasto, vўara* bezeichnet. Auf diesem Gebiete muß man aber wieder die Kurpie ausscheiden, bei denen sich der Laut *å* erhalten hat und der Laut *ę* wie *ą* klingt; nahe verwandt erscheint in dieser Hinsicht die Aussprache des territoriell getrennten und nicht masurisch sprechenden, westlichen Ermeland. Die polnischen Mundarten in Ostpreußen gehören im großen und ganzen noch zu diesem Masowien, bieten jedoch in mancher Hinsicht noch zu lösende Rätsel; auch entsprechen die Verhältnisse diesseits und jenseits der Grenze einander nicht immer. — Außerhalb dieser Gebiete liegt noch ein viertes. das eine verhältnismäßig junge Erwerbung des Polentums darstellt, die Umgegend von Suwałki und Augustów. Da wir hier wieder die Aussprache von *ḿasto*, *v́ara*, *śvat* wiederfinden, der wir in keiner der angrenzenden polnischen Mundarten begegnen, so können wir darin einen Beweis dafür erblicken, daß wir es hier mit ursprünglich weißrussischem (weniger litauischem) Gebiete zu tun haben, was sich übrigens bis heute in der Aussprache des öst-

lichen Teiles dieses Gebietes *treba, repa*, manchmal in den Spuren des freien Akzentes deutlich dokumentiert.

---

19. L. JANOWSKI. **Historyografia Uniwersytetu Wileńskiego.** ***(Historiographie der Wilnaer Universität).***

Vorliegende Arbeit befaßt sich mit Zusammenstellung und Würdigung alles dessen, was bisher für die Erforschung der Geschichte dieser Anstalt geschehen ist. Sie zerfällt in zwei Teile: der erste, kritische enthält eine Übersicht aller Arbeiten, Abhandlungen, Monographien, Beiträge sowie auch gedruckter und handschriftlicher Quellen, die andere den bibliographischen Apparat. Beide bilden eine Einleitung zu der eigentlichen Geschichte der Wilnaer Hochschule, ein Hilfs- und Handbuch für Forscher auf dem Gebiete der Bildung und Literatur.

In den einleitenden Abschnitten des ersten Teiles befaßt sich der Verfasser mit der literarischen und wissenschaftlichen Produktion der Universität selbst. Er bespricht also die Schöpfungen der Jesuiten in der Zeit von 1578 bis 1773, geht dann zur Betrachtung der weltlichen Zeit der Anstalt (1773—1842) über und verweilt besonders bei den Bemühungen Johann Śniadecki's und Kontrym's, sowie auch der historiographischen Kommission in der Zeit von 1827—28 (handschriftlicher Nachlaß von Leo Rogalski, Michael Bobrowski, Stanislaus Jundziłł und von vielen and.). Dann geht der Verfasser zu der Zeit nach der Aufhebung der Universität und den aus dieser Zeit stammenden Fragmenten die von den Professoren Homolicki, Poliński, Jaroszewicz und von vielen Schülern hinterlassen wurden. In einem weiteren Kapitel behandelt er die Versuche außerhalb Litaueus wohnender Gelehrter wie Michael Wiszniewski, Moritz Mochnacki u. a.). Seit dem J. 1855 datiert sich der Aufschwung des geistigen Lebens in Wilna, und es mehren sich in dieser Zeit die Arbeiten über die Geschichte der Wilnaer Universität. Verf. verweilt hier besonders bei den Arbeiten des verdienstvollsten Historiographen dieser Anstalt, Michael Baliński, dessen Monographien wegen ihrer Gewissenhaftigkeit und ihres überreichen Stoffs alle Anerkennung verdienen und einen großen Gewinn für die Erforschung dieses Gegenstandes bedeuten. Es folgt noch die Besprechung anderer Abhandlungen und Aufsätze, die

ebenfalls einen sehr schätzenswerten Beitrag zu der einschlägigen Literatur bilden. Nach dem Jahre 1864 erfolgt in dieser sehr fruchtbringenden Arbeit plötzlich und unvermittelt ein Stillstand und es sind aus dieser Zeit nur gelegentliche Notizen in Biographien oder Literaturgeschichten über die litauische Schule zu verzeichnen. Diese Zeit bis 1886 hat auch keine nennenswerte Publikation hervorgebracht. Aus dieser Zeit stammt aber die im Druck nicht erschienene Arbeit von Adam Bućkiewicz über die Geschichte der Wilnaer Hochschule seit ihren Anfängen und bildet besonders für die letzten Zeiten eine unschätzbare Quelle. Ein besonderes Kapitel widmet Verfasser der russischen Literatur und bespricht, um die feindselige Gesinnung und Verblendung der Russen zu illustrieren, eingehend die Abhandlung von A. Pogodin über den Wilnaer Schulbezirk.

Sehr erweitert und vertieft wurde unsere Kenntnis von dem Zustand der Universität durch Forschungen über das Leben des Adam Mickiewicz. Da nun gleichzeitig auch die Erforschung der Studentenverbindungen in Wilna recht verlockend erschien, so gewann man ein recht anschauliches Bild der Zeit 1815—1824. Die letzten Abschnitte widmet der Verfasser den Arbeiten der Historiker aus jüngster Zeit wie Michael Żmigrodzki, Bischof Albin Simon, Wołyniak, Józef Bieliński und analysiert besonders eingehend das umfangreiche Werk des letzteren: „Die Wilnaer Universität" wobei dargetan wird, daß dieser Gelehrte ein überaus kärgliches Material verwertet, daß mithin diese Publikation als verfehlt betrachtet werden kann. Den Abschluß des Werkes bildet die Würdigung der Erscheinungen aus letzter Zeit: der Arbeit über die Wirksamkeit der Jesuiten in Polen von Pater Stanislaw Załęski, der mehrere Abschnitte in seinem Werke der Wilnaer Hochschule widmet, und vieler kleinerer Arbeiten, von denen besondere Beachtung die Aufsätze von Professor Josef Kallenbach und Heinrich Mościcki verdienen. In den allgemeinen Schlußbemerkungen stellt der Verfasser die positiven Ergebnisse der bisherigen Forschungen zusammen und zeigt, wie viel noch zu machen übrig bleibt.

Der zweite Teil enthält die Bibliographie der Universität selbst, der mit derselben unmittelbar in Verbindung stehenden Anstalten und Vereine, und ein bibliographisches Wörterbuch der Wilnaer.

---

09. LUDWIK FINKEL. Elekcya Zygmunta I. *(Die Königswahl Sigmunds I.)*.

Sigmund der Alte wurde 1506, nach dem Tode seines Bruders Alexander, zuerst auf den großfürstlich-litauischen Thron erhoben (am 20. Oktober) und dann zum König von Polen (am 8. Dezember) gewählt. Dies stand im Widerspruch mit der 1501 während der Wahl Alexanders geschlossenen polnisch-litauischen Union, welche besagte, daß von nun an für beide Staaten eine Wahl gelten und diese in Kronpolen stattfinden sollte. Die Verletzung der Union entschuldigte man durch die Furcht vor dem angeblichen Staatsstreich Michael Gliński's, welcher nach der litauischen Krone gestrebt haben soll. Diese Tradition, 15 Jahre nach diesen Ereignissen in der zweiten Ausgabe der Chronik von Miechowita vermerkt, erhielt sich in der Historiographie bis heute. Die Wahl soll in Polen ohne jeden Widerspruch stattgefunden haben.

Die Forschungen des Verfassers, denen die den beiden Wahlen gleichzeitige Akten zugrunde gelegt wurden, haben folgenden Tatbestand nachgewiesen.

I. Die Jagellonen, Wladislaw, König von Böhmen und Ungarn, und Prinz Sigmund, Brüder des Königs Alexander, wollten von vornherein nie die Union vom Jahre 1501 anerkennen, protestierten dagegen und betrachteten dieselbe als eine willkürliche, ganz ungesetzliche Verletzung ihrer Erbrechte auf den litauischen Thron. Als Beweis dafür können die zahlreichen Botschaften in den Jahren 1501—1505 dienen.

Sie betrachteten vielmehr Litauen nicht allein als ihr Erbland, sondern sahen im Besitz desselben überhaupt die Grundlage ihrer Hausmacht und die Gewähr für Gewinnung der polnischen Krone. Sie verlangten also die Abtretung von Litauen oder wenigstens eines Teiles des Landes an Sigismund, da aber die polnischen Senatoren ihre Zustimmung zu diesem Akte verweigerten, als Ersatz dafür denjenigen Teil von Masowien, welcher, nach dem Tode Konrads III. Kronpolen anheimfallen sollte, oder die Statthalterschaft von Preußen mit dem Marienburger Schloß. Es handelte sich hier weniger um eine „Versorgung" Sigmunds, wie man bisher anzunehmen pflegte, als vielmehr um ein Pfand, welches ihm die Thronfolge nach Alexanders Tode hätte sichern können.

Die Jagellonischen Dynasten waren sogar darauf gefaßt, in Verteidigung ihrer Erbrechte eventuell von Gewalt Gebrauch zu machen. Zu diesem Zwecke ernannte Wladislaw seinen Bruder zum Statthalter von Schlesien und Oberbefehlshaber der schlesischen Streitmacht, er machte ihn dort fast zum Selbstherrscher. Unterstützt wurde Sigismund hier auch von der starken antihabsburgischen Partei in Ungarn, mit welcher er während seines dreijährigen Aufenthaltes in Buda innige Beziehungen angeknüpft hatte (wie man sich davon aus den Berichten der venetianischen Gesandten und aus den Rechnungen des Prinzen überzeugen kann). Im Jahre 1502 wählte er zu seinem Sitz Glogau, umgab sich mit einem glänzenden, überwiegend aus Söhnen des großpolnischen hohen Adels bestehenden Hof, prägte Münzen mit dem polnischen und litauischen Wappen. Es wurden nun auch geheime Unterhandlungen mit dem Woiwoden von Posen Andreas Szamotulski, mit dem Bischof Johann Lubrański, mit dem Woiwoden von Sieradz Ambrosius Pampowski, großpolnischem General und Marienburger Starosten, angeknüpft. Ja, der Prinz ging noch weiter und suchte auch in Masowien Halt zu gewinnen, wo nach Konrads Tode (1503) dessen junge Witwe, Fürstin Anna, Tochter des Nikolaus Radziwiłł, Woiwoden von Wilna, regierte. Seit 1504 gehen unausgesetzt Boten mit Briefen und Geschenken zwischen Warschau und Glogau hin und her; König Wladislaw setzt seinen Einfluß ein, um das väterliche Erbe den Söhnen Konrads zu erhalten, denn es handelt sich ihm darum, sich die Gunst der Radziwillen zu gewinnen und sich den Weg nach Litauen offen zu halten.

Auf dem Reichstage zu Piotrków 1504 vertreten Wladislaw und Sigismund durch Gesandte ihre Ansprüche auf Litauen oder Preußen, erhalten zwar eine offizielle abschlägige Antwort, aber Alexander macht gewisse Versprechungen betreffs Preußen und begibt sich auch dorthin gleich nach dem Reichstage. Sigmund kommt im Juli nach Krakau und weilt an der Seite des Königs drei Monate. — es verbreiten sich jetzt Gerüchte von seiner bevorstehenden Übernahme Litauens. Wladislaw verzichtet auf seine Rechte zu Gunsten des Bruders (mit Diplom vom 2. Februar 1505). Die Forderungen der königlichen Brüder bilden den Gegenstand der Beratungen auf dem litauischen Landtag zu Brześć und auf dem polnischen zu Radom, ohne jedoch zu einem positiven Resultat zu führen. In Radom wurde König Alexander vom Schlag gerührt.

Sigmund schickt nun zu ihm Rafael Leszczyński von Buda aus, wohin er sich mit seinem Heere infolge der drohenden Kriegsgefahr von Seiten Maximilians begeben hat. Der kranke König gab seine Einwilligung zur Statthalterschaft von Preußen. Um nun die preußischen Stände und vor allem den Bischof von Ermeland, Lukas Watzelrode, zu gewinnen, eilt Rafael Leszczyński, der Hauptdiplomat Sigmunds, nach Heilsberg, wo er dem Archidiakon Johann Sculteti von den wirklichen Absichten der Politik der Jagellonen und dem mit Großpolen in Koło zustande gekommenen Einverständnis erzählt. Sculteti berichtet darüber getreu dem Kanzler des Hochmeisters des Deutschen Ordens und dank diesen zwischenträgerischen Relationen (Königsberger Archiv) sind wir über den wirklichen Sachverhalt unterrichtet: Die polnischen Magnaten seien Sigmund mißgünstig gesinnt, man müsse sie also dazu zwingen, ihn zum König zu wählen, und das könne nur durch Ernenung Sigmunds zum Statthalter von Preußen geschehen.

II. Sigmund war in Polen wenig beliebt, denn er war kein „reicher Herr“, und brachte nichts weiter mit als seine dynastischen Rechte, die ohnehin nicht anerkannt wurden. Die polnischen Großherren, besonders die kleinpolnischen Magnaten „wünschten eine freie Königswahl“; sie hätten schließlich ihre Zustimmung zu der Wahl Wladislaws gegeben, weil dies den Bund mit Ungarn und Böhmen nach sich gezogen hätte und er in Polen ohnehin durch die Senatoren hätte regieren müssen. Man wußte aber immerhin, daß ihm vor allem die Wahl Sigmunds am Herzen liegt und daß er sowie sein Bruder die 1501 geschlossene Union ablehnt und unter keiner Bedingung zu einer gemeinsamen polnisch-litauischen Wahl seine Zustimmung geben wird. Man muß noch bemerken, daß König Alexander in Polen wirklich der bestgehaßte Mann war, wie wir es aus den schonungslosen Äußerungen in der ersten Ausgabe der Kronik Miechowita's und aus anderen ernster zu nehmenden Zeugnissen entnehmen können. Es wurden ihm nämlich vorgeworfen, daß er Litauen bevorzugte, sich allzu stark von seinen Günstlingen beeinflussen ließ, den Reichsschatz vergeudet hatte und nicht an die Erfüllung der von ihm vor seiner Wahl eingegangenen Verpflichtungen dachte. Tatsächlich waren während seiner Regierung weder die zu Piotrków und Mielnik geschlossene Union noch das dem polnischen Senat bewilligte Privilegium rechtskräftig geworden. Die Union sollte vom litauischen Landtag angenommen werden,

aber König Alexander zögerte lange mit der Einberufung des Landtages, und als dieser endlich in Brześć zusammengetreten war, vermochte er dessen Zustimmung zu der Union nicht zu erwirken. Auch hatten die in der Akte vorgesehenen gemeinschaftlichen litauisch-polnischen Beratungen kein einziges Mal stattgefunden (die litauischen Herren verließen 1505 Radom, ohne die Sache erledigt zu haben). Der König konspirierte ganz offen mit seinen Brüdern gegen die Union von 1501 im Interesse der Dynastie. — In dem weitherzigen, dem polnischen Senat bewilligten Privilegium hatte sich der König eine andere Redaktion vorbehalten, kam aber überhaupt nicht dazu, und das Privilegium wurde auch nicht rechtskräftig. Weder die Union von 1501 noch das genannte Privilegium wurden in das von dem Kanzler Johann Łaski im Auftrage des Königs herausgegebene und vom Landtag zu Radom angenommene Gesetzbuch „Commune privilegium“ aufgenommen.

Das Vorgehen des Königs stand im Widerspruch mit dem von ihm gegebenen Versprechungen. Anfangs übertrug er die Regierung zwar dem Senat, an dessen Spitze des Königs Bruder, Kardinal Friedrich stand, aber als er nach dessen Tode (im März 1503) von Litauen nach Polen zurückgekehrt war, erließ er selbst sehr bestimmte Verordnungen, ermunterte den Adel zur zahlreichen Beschickung der Landtage und bestritt die Kosten der Landboten aus eigener Schatulle. Noch mehr fühlten sich die Magnaten verletzt durch Berufung von städtischen Konsuln, wie wir es aus dem Diarium der Wahl von 1506 ersehen können. (Es war gerade die Zeit der Kämpfe der Städte mit den großen Herren und Rittern in dem benachbarten Böhmen.) Unerfüllt blieben sogar die Artikel des Privilegiums von Mielnik, welche die Privatinteressen des kleinpolnischen Großadels betrafen: so sollte „dem Versprechen des Königs gemäß, während der Krönung die Krakauer Starostei dem Kastellan oder Woiwoden von Krakau verliehen werden“, was aber unterblieb. Kastellan von Krakau war Spytko von Jarosław, ein Leliwite, Besitzer ausgedehnter Güter in Kleinpolen, aus denen er im Jahre 1470 (zusammen mit seinem Bruder Rafael) das erste Majorat in Polen bildete. Zum Woiwoden von Krakau wurde ernannt im J. 1505 ebenfalls ein Leliwite, Johann Felix Tarnowski, genannt Szram. Johann Amor, Sohn des 1501 verstorbenen Johann Amor, Krakauer Kastellans, war Woiwode von Rotreussen. Die Leliwiten, die Schöpfer der Union und des Privilegiums von 1501,

ließen sich nun nicht so leicht zurückdrängen und wollten durchaus die einmal errungene Stellung unter allen Umständen behaupten, umsomehr da die in den Grenzgebieten drohende Gefahr ihnen eine größere Macht in die Hand gab und ihr Ansehen förderte und da sie sich auch mit den litauischen Großherren ins Einvernehmen zu setzen verstanden hatten.

Als Alexander, schon ernstlich krank, nach Litauen abreisen sollte, sah er sich gezwungen, auf dem Landtage zu Lublin die sogenannte „Ordination des Kriegsaufgebotes“ (ordinatio bellicae motionis) zu erlassen, kraft deren er die Regierung in Polen bis zu seiner Rückkehr und dem nächsten Landtage den Magnaten übertrug und zu seinem Stellvertreter (vicesgerentem nostrum) Spytko von Jaroslaw ernannte. In dieser Ordination befand sich am Schluß der folgende Passus: „Die Erledigung der Frage über die Wahlordnung und diesbezügliche Beratungen sollen von dem nächsten Landtag in Angriff genommen werden“.

Die kleinpolnische Partei litt an dem Mangel eines Kandidaten, und das war ihre schwache Seite. Der ungarische Gesandte äußerte sich zu den Danzigern folgendermaßen: „der (ungarische) König sei davon unterrichtet, daß manchem Kandidaten die glorreiche polnische Krone begehrenswert erscheint, daß diese Kandidaten weitgehende Versprechungen machen und daß manche Herren aus Litauen und auch aus Kronpolen nicht abgeneigt wären, ihre Zustimmung dazu zu geben.“ Er meinte wahrscheinlich Wassilij, den russischen Großfürsten, aber auch in Polen konnte das in letzter Zeit von Podiebrad und Korwin gegebene Beispiel zur Nacheiferung ermuntern.

III. Die politische Lage in Litauen bot den Jagellonen eine günstige Gelegenheit, gegen die vor kurzem geschlossene Union anzukämpfen. Seit einigen Jahren tobte dort ein hartnäckiger (übrigens bekannter) Kampf zwischen dem litauischen Großmarschall Johann Zabrzeziński und dem Hofmarschall Fürsten Michael Gliński. Die litauischen Herren hatten die Partei Zabrzeziński's ergriffen, der Großfürst sich für seinen Günstling Gliński erklärt.

Fürst Michael (dessen Familien- und Vermögensverhältnisse kritisch untersucht werden) entstammte einer russifizierten tartarischen Familie, deren Mitglieder sich nur „Knäse“ nannten; er hatte kein bedeutenderes Vermögen ererbt und verdankte alle (ihm später konfiszierten) Güter, sowie alle seine übrigen Einnahmsquellen

(z. B. von der Münze) und Ämter der Liberalität Alexanders. Nach seinen Studien in Italien und seinem zwölfjährigen Aufenthalt in Deutschland, wo er als Maximilians Hausgenosse (familiaris) an dessen Seite weilte, zum katholischen Glauben übergetreten war, sich die westeuropäische Kultur angeeignet, in der Kriegskunst ausgebildet hatte, kehrte er nach Litauen zurück. Sein Übertritt zum Katholizismus war durchaus nicht äußerlich, wie man gewöhnlich behauptet; wir ersehen dies daraus, daß er 1501 an Wladislaw mit der Bitte um Hilfe gegen die „Schismatiker" als Gesandter geschickt wurde, ferner bezeugen es das geradezu feindselige Verhalten der Großfürstin Helena und ihres Hofes gegenüber Gliński, seine im Jahre 1509 an Maximilian und die Danziger gerichteten Briefe, endlich sein langes Ausharren im katholischen Glauben (noch 1517) während des Aufenthaltes in Moskau.

Den Jagellonen, Wladislaw und Sigmund, gelang es, Michael Gliński für sich zu gewinnen. Er war ihnen schon seit dem Aufenthalt in Buda bekannt, Sigmund hatte ihn in Krakau während der Krönung 1502 gesehen, und es ist möglich, daß Gliński auch 1504 zusammen mit dem Prinzen in Krakau weilte. Seit Oktober 1504 finden wir in den Rechnungen Sigmunds Beweise für seine guten Beziehungen zu Gliński. In seinen 1509 von Moskau aus an Kaiser Maximilian und die Danziger gerichteten Briefen (welche bislang noch nicht veröffentlicht sind und sich im Original, wahrscheinlich in Autographen erhalten haben), in denen er bittet, daß man sich bei König Sigmund für ihn verwende und ihm die Erlaubnis der Rückkehr nach dem Vaterlande erwirke, erzählt Michael Gliński, er habe den Bischof J. Lubrański und den Posener Woiwoden Andreas Szamotulski verständigt, daß er den König für den Plan zu gewinnen suche, daß er noch zeitlebens seinen Bruder auf den großfürstlichen Thron erhebe. Gliński's Beziehungen zu den Anhängern Sigmunds in Großpolen werden bestätigt durch die Notizen in dem Jahrbuch Naropiński's, welcher bemerkt, daß Gliński schon nach der gegen ihn wegen Staatsverbrechen erhobenen Anklagen, nach seiner Rückkehr aus Ungarn von Wladislaw, bei dem er Schutz gesucht hatte, auch Posen, Szamotuły und Kórnik aufgesucht habe. Dieses Bündnis mit Sigmund lag ja in seinem Interesse: sein Emporkommen verdankte er lediglich der Gunst des Herrschers, hatte Neid und Kampf gegen sich geweckt, war seinen Gegnern sowohl an Vermögen wie an Beziehungen nicht gewach-

sen (was sich übrigens rechnerisch leicht nachweisen läßt) und konnte deshalb nur mit Hilfe des Großfürten und Nachfolgers des Königs Alexander die einmal gewonnene Stellung behaupten. So bewarb er sich frühzeitig um die Gunst Sigmunds, umsomehr da er doch selbst von seiner eigenen Erhebung auf den großfürstlichen Thron kaum träumen konnte.

Dieses geheimgehaltene Bündnis wirft ein ganz anderes Licht auf die Gruppierung der Parteien und die Ereignisse während der Landtagssession in Brześć 1505, wo die Sache der Union und Sigmunds zur endgültigen Entscheidung gelangen sollte. Wie Miechowita in seiner ersten Ausgabe mitteilt, unterließ man es auf Anstiftung des Fürsten Michael, Adalbert, Bischof von Wilna, den Marschall Johann Zabrzeziński, Woiwoden von Troki, die Hauptgewährsmänner der Union, sowie auch deren Freunde Kiszka Piotrowicz und Stanislaus Janowicz, welche es mit den kleinpolnischen Magnaten hielten (Zabrzeziński war dem Wappen nach Leliwite), zur Beteiligung an den Beratungan einzuladen. Es handelte sich durchaus nicht um Lida allein, wie man gewöhnlich annimmt (Bischof Albert äußerte sich in Radom: „Wir haben uns gegen Dich als unseren Hospodar (Herrn) nicht aufgelehnt, sondern wollten nur unsere Rechte und Privilegien wahren“). Der König entzog dem Zabrzeziński das Amt des Woiwoden zu Troki und zeitweilig auch die Marschallwürde, um sie den Radziwillen zu verleihen. „Die Absichten des Königs merkte der junge Nikolaus Radziwill“ — wie die litauische Chronik berichtet; aber an dieser Stelle findet sich eine bedeutende Lücke, das Blatt wurde hier abgerissen, wahrscheinlich um jede Spur der Verbindung von Radziwills Sohn mit dem Staatsverräter Gliński zu beseitigen.

Michael Gliński gelang es, über seine Gegner zu siegen; reich beschenkt (er hatte Turów und Goniądz erhalten), behauptete er die erste Stelle an Alexanders Hofe. Um seine Gunst bewarben sich der tartarische Khan und der Hochmeister des Deutschen Ordens. Den König suchte er in Preußen, in Danzig, 1504 mit einem Gefolge von 100 Pferden auf. Mit Kanzler Johannes Łaski ritt er im April 1506 den vom König in der Preußen betreffenden Angelegenheit nach Wilna eingeladenen Lukas Watzelrode und Ambrosius Pampowski entgegen, welche ebenfalls zu dem Bunde im Interesse Sigmunds gehörten. Wahrscheinlich war davon Kanzler Łaski un-

terrichtet, ohne Zweifel auch Erasmus Ciołek, ebenfalls ein Günstling des Königs, der damals gerade von Rom zurückgekehrt war

Angesichts der Fortschritte, welche die Krankheit machte, und seines bevorstehenden Hinganges entschloß sich der König, dem stärker werdenden Drängen der Anhänger Sigmunds nachzugeben und Anfang Juli dem Bruder nicht nur Litauen, sondern auch Kronpolen zu überlassen und machte Anstalten zu einer Reise nach Krakau (wie wir es aus Łaski's Brief an Watzelrode von 12. Juli ersehen; von Łaski muß es auch Wapowski erfahren haben). Deshalb berief er den Landtag nach Lida ein, und als er dort sehr gefährlich erkrankte, ließ er am 24. Juli 1506 von J. Łaski sein Testament aufsetzen und bestimmte seinen Bruder Sigmund zu seinem Nachfolger und zum Erben des Großfürstentums ein.

Michael Gliński schickte nun einen Boten mit einem Briefe „in arduis negotiis“ an Sigmund nach Glogau (auch von diesem Briefe war Łaski unterrichtet). Der Bote fand den Prinzen nicht mehr in Glogau; dieser hatte wahrscheinlich schon auf einem anderen Wege diese Nachricht erhalten und war, nachdem er sich mit Bischof Johann Lubrański, der Anfang Juli sein Gast in Glogau gewesen war (vide Rechnungen), beratschlagt hatte, noch am 4. August mit großem Hof (mit 200 Reitern) nach Posen aufgebrochen (wo er von Gliński's Boten eingeholt wurde). Der Weg führte durch Großpolen nach Masowien; in Błonie wurde der Prinz am 17. August von Erasmus Ciołek begrüßt. Fürstin Anna sorgte sowohl für den Prinzen wie auch für das Gefolge; Gliński schickte nach dem bei Kleck davongetragenen Sieg einen tartarischen Kriegsgefangenen. In Liw erreichte ihn am 23. August die Nachricht von dem inzwischen erfolgten Ableben Alexanders, welcher in der Nacht vom 18. auf 19. den Geist aufgegeben hatte. Es unterliegt auch keinem Zweifel, daß während des Interregnums Sigmund und Gliński eng zueinander hielten, was sowohl aus Gliński's Briefen aus dem J. 1509 wie ferner aus einer Beschreibung ihrer Begegnung an der litauischen Grenze zwischen Grodno und Merecz erhellt. In diesem uns von Wapowski überlieferten Bericht, der wahrscheinlich auf Erzählungen von Augenzeugen beruht, lesen wir: „Sigmund ging Michael zu Fuß aus seiner Kammer sogar weiter entgegen, als es sich schickte, begrüßte ihn mit großem Entgegenkommen (cum magna alacritate), führte ihn in seine geheime Kammer und überschüttete ihn mit Versprechungen“. Gliński hatte 700

Reiter mitgebracht und folgte Sigmund bis nach Wilna; unterwegs schlossen sich dem königlichen Prinzen die litauischen Herren mit ihren Gefolgen an, Gegner des Fürsten, welche es nun für nötig hielten, sich um die Gunst Sigmunds zu bewerben.

Vier Tage nach seiner Ankunft in Wilna erfolgte am 14. September der Beschluß, Sigmund separat und früher als in Polen auf den großfürstlichen Thron zu erheben. Sigmund und Johann Łaski führen in ihren Briefen an Watzelrode die Gründe an (die moskowitische und die tartarische Gefahr, das Verlangen „des Pöbels" und innere Streitigkeiten), aber die Gefahr eines Staatsstreiches wird nicht erwähnt. Die Sache war ja abgekartet und vorgesehen.

IV. Am Hofe zu Buda fürchtete man nicht um Litauen, sondern vielmehr um Polen, wie wir es aus den Berichten des venetianischen Gesandten erfahren. Schon am 28. August schickte Wladislaw nach Polen einen Gesandten, Grafen Oswald Karlachky „in Sachen der Ehre unseres Hauses und unserer Familie", wie er in dem Kreditiv an die Danziger schreibt. Er sammelte sogar sein Heer für den Notfall (wovon ausdrücklich der venetianische Gesandte schreibt). Tatsächlich war die Gesinnung der in Krakau versammelten polnischen Senatoren den Jagellonen gegenüber durchaus nicht freundlich. Sie schrieben auch an Sigmund, daß er die Bestattung der Leiche des Königs in Wilna besorgen möge, wenn es Gott so gefallen habe, ihn in Wilna sterben zu lassen: es werde der Leichnam des Königs — wie man gewiß ironisch meinte — ein ewiges Pfand unserer Union mit den litauischen Herren sein und man werde überflüssige Kosten ersparen können. (Die Anregung, Alexander in Wilna bestatten zu lassen, ging also von den kleinpolnischen Herren aus).

Während nun die Herren sich so geringschätzig und stolz verhalten, kommt die böse Nachricht, daß Bohdan, der moldauische Hospodar, Pokucie mit Krieg überzogen habe. Jener Bohdan, Sohn Stefans des Großen, hatte sich um die Hand der Jagellonin Elisabeth beworben, da er eine Verbindung mit den Jagellonen sehnlich wünschte. Zu dieser Verbindung hatte Alexander am 16. Februar 1506 bereits seine Einwilligung auf dem Reichstag zu Lublin gegeben und noch in der Legation an die preußischen Stände geschrieben (Danziger Archiv: Rezessen): „Den Gegenstand der nächsten Beratungen im Landtage wird die Frage bilden, auf welche

Weise ein Anschluß der Moldau an die Republik (adscribendi) durchführbar wäre, wie es die Gesandten wünschen". Bohdan unterhielt freundschaftliche Beziehungen zu König Władisław (der polnische Gesandte in der Moldau Kościelecki berichtete sogar, daß dort nichts ohne Einwilligung Ungarns geschehe); seine Gesandtschaft war im Oktober 1505 bei Sigmund in Glogau mit Geschenken gewesen, und nun erfolgte plötzlich, auf die Nachricht von des Königs Tode, ein Einfall in polnische Länder. Aus moldauischen Quellen läßt sich kein Anhaltspunkt dafür gewinnen, daß eine Ermunterung von seiten der Jagellonen mit im Spiel gewesen wäre, aber aus dem an Wladislaw von den polnischen Herren gerichteten Schreiben kann man ganz deutlich diesen Verdacht herauslesen. „Denn, wenn Ew. Königl. Majestät nicht Ihren Einfluß aufbieten, die Gefahr abzuwenden, werden sich die Herren und der Adel des ganzen Königreichs gezwungen sehen, sich anderwärts zu wenden, von wo ihnen Hilfe kommen kann, und die Gemüter werden sich dem Gefühl der Ehrfurcht gegen das Königliche Haus entfremdet sehen" (Acta Tomiciana I).

Bald aber sahen sie sich gezwungen, sich zu fügen. Der ungarische Gesandte erschien und handelte eigenmächtig. Der Ton der an Sigmund gerichteten Schreiben der Senatoren wurde nun anders. Im Brief von 16. September sprachen sie ihr Beileid aus, billigten sogar die Reise Sigismunds nach Litauen, wo die Zwistigkeiten beigelegt werden sollten, ja sie nannten sogar Litauen „patrimonium Ew. Hoheit". Dennoch verlangten sie die Einhaltung der Union, begaben sich nicht zur Leiche Alexanders, um nicht etwa Zeugen der litauischen Wahl zu werden, schützten die Kürze der Zeit vor und entsendeten nur Nikolaus Firlej, Fahnenträger von Krakau, der indessen noch rechtzeitig anlangte. Er sollte zusammen mit dem Vizekanzler Matthias Drzewiecki die polnischen Herren entschuldigen und gleichzeitig gegen die eventuelle separate Wahl der Großfürsten Einspruch erheben. Trotzdem fand neun Tage nach dem Leichenbegängnis die feierliche Erhebung Sigismunds auf den litauischen Thron, wobei ihm Michael Gliński das Schwert reichte.

Es unterliegt jedoch keinem Zweifel, daß die litauischen Herren ihren ganzen Einfluß aufboten, um Gliński von Sigmunds Seite zu verdrängen. Der Verlauf dieser Bestrebungen ist uns nicht bekannt — wir wissen nur so viel, daß gleich nach Sigmunds Wahl der Hauptfeind des Fürsten, Johann Zebrzeziński, Gliński anklagte,

daß dieser nach Alexanders Tode, noch vor Sigmunds Ankunft, gesucht habe, sich des großfürstlichen Thrones zu bemächtigen, und berief sich auf das Zeugnis der litauischen Herren, die ja die polnischen Senatoren davon benachrichtigt haben sollen.

Der Großfürst konnte natürlicherweise diesen Anschuldigungen keinen Glauben schenken, nichtsdestoweniger wurde hiedurch seine Situation schwierig. Gliński hatte ihm zur Thronbesteigung verholfen, aber es erschien nicht möglich, sich auf ihn weiter zu verlassen, denn die Gegner waren im Vorteil. Gliński forderte jetzt Bezahlung, verlangte sie gewiß stürmisch, keck (wie er es auch später dem russischen Großfürsten gegenüber zu tun pflegte). Sigmund mußte für das Ansehen seiner Herrscherwürde sorgen, wollte die Streitigkeiten beilegen, die Verhältnisse ordnen. Die beiden Bundesgenossen konnten weiter nicht mehr zusammen gehen; ihre Bestrebungen waren einander diametral entgegengesetzt.

Sigmund berief den Landtag nach Grodno für Mitte November und da wurde die Sache anhängig gemacht. Die Magnaten drängten den König, sich zu entscheiden. Sie standen in Verbindung mit den polnischen Senatoren und zur Wahl schickten sie am 22. November eine Gesandtschaft, der auch Johann Zabrzeziński angehörte. Sigmund wählte nun den Mittelweg: er beließ Gliński in Würden und Ämtern, entzog ihm nur die Würde des Hofmarschalls unter dem Vorgeben, diese gebühre seinem Vorgänger, dem von den Russen im J. 1500 gefangen genommenen Hrehory Ostykowicz (also einem Radziwiłł). Der Fürst ritt im Gefolge des Prinzen mit 100 Pferden und mit ihm sein Bruder Iwan, Woiwode von Kiew.

Als aber Sigmund nach Verleihung des Privilegs vom 7. Dezember für Litauen, in welchem in einem Artikel schwere Strafen für Verleumdung angedroht wurden, sich auf den weiteren Weg gemacht hatte, „wurde er (wie er 1508 an Wassilij schrieb) von einigen Leuten eingeholt, welche der Partei Gliński angehört haben sollen und welche diesen nun anklagten, er habe Alexander durch Zauber aus dem Leben geschafft". Tatsächlich war damals bei Sigmunds Gefolge Iwan Sapieha, Kanzler der Großfürstin Helena, eingetroffen, welcher als zweiter Angeber auftrat. (Genannt wird er aber erst von Kojałowicz, jedoch auf Grund des Dekretes, mit welchem über das Gliński entzogene Lissow verfügt wurde und in welchem der Fall beschrieben gewesen sein soll). Gliński geleitete zwar Sigmund noch weiter, er verlor aber die Starostei von Bielsk (das Schloß

von Bielsk wurde der Witwe Alexanders, Großfürstin Helene als Versorgung gegeben).

V. Über die Vorgänge vor der Wahl haben sich nur dürftige Nachrichten erhalten. In Kleinpolen hatte eine Versammlung in N. M. Korczyn und in Großpolen in Koło am 12. Oktober stattgefunden; zu dieser war auch Graf Karlachky erschienen. Die Aussichten Sigmund gestalteten sich allmählich günstiger und der venetianische Gesandte in Buda berichtete (wahrscheinlich auf Grund der Relation des ungarischen Gesandten) unter dem 29. Oktober, daß die Bestätigung des Großfürsten Sigmund zum polnischen König zwar noch nicht erfolgt sei, da es zwischen diesen Völkern noch so manche strittige Punkte gebe, daß er sich aber ganz als König von Polen geriere, Briefe siegle und die laufenden Geschäfte erledige. Am 16. Oktober wurde vom Primas die Königswahl, die in Piotrków stattfinden sollte, für den 30. November anberaumt.

Über den Verlauf der Beratungen vor der Königswahl werden wir unterrichtet durch das Diarium der Danziger, welches eigentlich nur ein Fragment ist, da sie ja nur dasjenige notierten, woran sie sich beteiligten und was den Stadtsenat angehen konnte. Die in dem genannten Diarium angeführten Reden der Senatoren bestätigten das von uns oben über die in Polen herrschende öffentliche Meinung Gesagte. Johann Amor Tarnowski, ein Leliwite, erhebt schwere Anschuldigungen gegen den verstorbenen König, während ihn Johann Łaski in Schutz nimmt und, um die Aufmerksamkeit der Versammlung von den unleidigen Streitigkeiten und Klagen abzulenken, einen Plan der künftigen Reform entwirft, in dem die Grundzüge des künftigen Exekutionsprogramms im Keim enthalten sind. Die führende Rolle spielt Bischof Johann Lubrański, auf den sich die Redner berufen. Dieses Diarium ist schon wegen der damals herrschenden Ansichten und Meinungen ein außerordentlich interessantes Dokument. Das Bestreben der Senatoren ging hauptsächlich dahin, daß der Entschluß in ihrem engen Kreis gefaßt werde, damit die spätere Abstimmung eine bloße Formalität sei. So geschah es auch: am 7. Dezember versammelten sie sich und erklärten sich für Sigmund. Die Wahlzeremonie fand am 8. Dezember statt; anwesend waren auch die masowischen Landboten, ohne daß sie sich an der Abstimmung beteiligt hätten, auch der ungarische Gesandte Karlachky assistierte, der nun seine schwere Aufgabe als gelöst betrachten konnte. Die Wahl Sigmunds erfolgte

einhellig, und zwar wurde Sigmund nicht nur zum König von Polen, sondern auch zum Großfürsten von Litauen gewählt ohne Rücksicht auf das Fehlen der Herren aus Litauen, welche absichtlich einen Tag später in Piotrków eintrafen. Die Senatoren und der Adel, d. h. der Senat und der Reichstag, „welche hie Vertretung des ganzen Königreichs Polen bilden", erließen ein Nominationsdekret mit dem ausdrücklichen Vorbehalt, daß die Wahl Sigmunds auf Grund der freien Wahl und nicht des Erbrechtes erfolgt sei. Anwesend waren 36 Senatoren, das Wahldekret wurde auch von 32 Zeugen aus dem Adel, meist Dienern oder Anhängern der Jagellonen, unterzeichnet, unter ihnen findet sich Rafael Leszczyński, Sigmunds Abgesandter, und Nikolaus Firlej, welcher von Wilna zurückgekehrt war. Im Dekret wurden auch Gesandte an den gewählten König bestimmt.

Sigmund erschien am 20. Dezember in Mielnik, wohin er den litauischen Landtag wegen der Ankunft der Gesandten vom Khan Mendligerej einberufen hatte. Die Antwort auf diese Legation sollte zum Zeichen der Anerkennung der Union erst nach erfolgter Verständigung mit den polnischen Herren erfolgen. Die polnischen Gesandten trafen am 22. Dezember ein und wurden von Johann Zabrzeziński. empfangen. Stanislaw Janowicz und Iwan Sapieha machten sich auf den Weg, um den polnischen Senat über den Verlauf der Unterhandlungen zu verständigen.

Gliński's Gegner waren nun Herren der Situation geworden. Er ritt im Gefolge des Königs mit großer Erbitterung im Herzen. In Mielnik überreichte er eine in aller Form abgefaßte Anklage gegen Zabrzeziński wegen Verleumdung, aber der König verschob die Gerichtsverhandlung auf später. In Krakau, wo Sigmund am 20. Januar eintraf, lenkte Fürst Gliński die allgemeine Aufmerksamkeit auf sich (wie Decius schreibt). Die Krönung fand am 24. Januar statt. Der König versicherte bei seiner königlichen Ehre in Gegenwart des ganzen Senats, daß Gliński unschuldig sei (wie dieser in seinem Briefen 1509 schreibt), aber zur Gerichtsverhandlung ließ er es nicht kommen und durfte es auch wohl nicht, da ja sonst seine Konspiration gegen die Union klar zutage getreten wäre. Gliński wollte jedoch Krakau nicht verlassen und drang in den König, die Sache zu entscheiden; darauf verbot der Herrscher ihn vorzulassen.. Da begab sich der schwer Gekränkte am 27. März (das Datum gibt Decius an; Gliński war wahrscheinlich bei Johann Boner zu

Gaste) nach Buda zu König Wladislaw, um diesen um Schutz zu bitten. Der ungarische König soll nach Gliński's Worten in Gegenwart der Herren seine Sache gerecht befunden haben und schickte an den Bruder als Gesandten Johann Pniowski. Mit diesem kam Gliński nach Wilna am 16. Juni, wo der König Anstalten zum Krieg mit Moskau traf. Sigmund versprach in Gegenwart des ungarischen Abgesandten die Sache auf dem nächsten Reichstag zu Mińsk zu erledigen. Der Fürst hatte sich auch an den Khan Mendligerej gewendet, der damals mit Polen gegen Moskau verbündet war, und ein Brief von diesem langte in Wilna am 11. Juli an. Aber auch auf dem im August in Mińsk stattgefundenen Reichstag wurde die leidige Angelegenheit nicht erledigt, da der König diese peinliche Sache vor dem Krieg nicht in Angriff nehmen wollte. Damals soll Gliński die bezeichnenden Worte gesagt haben, die ihm von Herberstein in den Mund gelegt werden, „er wolle nun einen Schritt tun, welcher ihn und den König einmal gereuen werde“, obwohl derartige Äußerungen selten authentisch sind. Der Fürst suchte noch seine Mitgenossen von ehemals auf: Erasmus Ciołek in Pułtusk (am 17. September) und die großpolnischen Herren (am 29. September war er in Posen), aber diese sahen sich wahrscheinlich außer Stande, ihm zu helfen. Jetzt erst beschloß er, sich selbst Gerechtigkeit zu verschaffen, ließ sich in geheime Unterhandlungen mit den unzufriedenen, von Moskau gewonnenen ruthenischen Herren ein, schaffte Zabrzeziński am 2. Februar 1508 in Grodno aus dem Leben und... betrat nun ganz offen den Weg des Verbrechens und des Verrates.

Dies alles liegt bereits außer dem Bereich unserer Untersuchungen, aber wir müssen noch bemerken, daß die von Sigmund selbst gegen Gliński erhobenen Anschuldigungen wegen verschiedener Verbrechen vor dem Verrat erst allmählich auftauchen, je mehr sich der Fürst in seinen verderblichen Plänen verstrickt. In seinem Briefe an Mendligerej vom 11. Februar und 30. April macht er davon (mit Ausnahme der jüngsten Verbrechen) noch keine Erwähnung, erst im Brief vom 11. Juni ist die Rede von einem Staatsstreich nach Alexanders Tode, und im Briefe an Wassilij vom 21. Juni wird die Absicht, den König aus dem Leben zu schaffen, erwähnt mit Berufung auf die Angaben der Großfürstin Helena. Es ist bekannt, daß Sigmund im Jahr 1514 (sogar nach dem Verlust von Smoleńsk) auf Wladislaws Verwendung dem Gliński verzeihen

wollte und zu ihm Trepka schickte. Aber damals geschah das Schändlichste: die litauischen Herren unterrichteten davon den Großfürsten von Moskau, Trepka wurde ergriffen, und Gliński wanderte für lange Jahre ins Gefängnis.

In diesen Ereignissen sehen wir eine große Tragödie, welche einen düsteren Schatten auf die ersten Herrscherjahre Sigismunds des Alten wirft, auch finden wir hier eine historische Fälschung. eine der grellsten, die es überhaupt gibt. Fünfzehn Jahre nach den Ereignissen bildet sich eine tendenziöse Legende, welche nicht nur mit dem wirklichen Sachverhalt nicht im Einklang. sondern in den wesentlichsten Punkten geradezu im grellsten Widerspruch steht. Niemand sucht sie richtigzustellen, niemand protestiert, obwohl die Hauptbeteiligten und zahlreiche Zeugen noch am Leben sind. Wir müssen fragen, wie das überhaupt geschehen konnte.

Vor allem ist daran Gliński selbst schuld. Von ungezügelter, leidenschaftlicher Rachsucht getrieben, häufte er Untaten auf Untaten, so daß alle Anklagen seiner Gegner glaubwürdig erscheinen mußten: zu dem ersten Verbrechen gesellte sich der Verrat, nach dem Verrat wurde er zum bösen Geist Polens und Litauens, Schöpfer der großen Allianz nördlicher Mächte, Urheber des schmerzvollen Verlustes von Smoleńsk. Er wurde förmlich zum Dämon allen nationalen Unglückes, und man traute ihm jede Untat zu. Sowie Sigmund selbst schließlich an die verbrecherischen Absichten Gliński's vor der Wahl glaubte oder eigentlich glauben wollte, obwohl die vorgebrachten Beweise durchaus ungenügend erschienen. um die Sache vor Gerichte anhängig zu machen, so sahen sich auch die Mitgenossen Gliński's — man könnte sagen, der Suggestion erliegend — zum Schweigen gezwungen angesichts der unerhörten späteren Verbrechen. Er wurde nun der Sündenbock, welcher geeignet erschien, die Schuld an allen Mißhelligkeiten und Verwirrungen zu tragen, also auch an dem Zwiespalt zwischen Alexander und den Magnaten, an der Verletzung der Union, da man sich nicht getraute, diese Schuld Sigmund zuzumuten, und es auch nicht wollte, geradeso wie man auch nicht wagte davon zu sprechen, daß Sigmunds Wahl auf irgendwelche Schwierigkeiten gestoßen wäre.

Die Ergänzungen und Berichtigungen in der zweiten Ausgabe

der Chronik von Miechowita wurden „auf Befehl des polnischen Senats“ vorgenommen, wie sich der Herausgeber Decius in der Vorrede äußert.

Es ist bereits der Beweis dafür erbracht worden (von Bostel), daß diese Ergänzungen zum großen Teil von Johann Łaski herrühren, der wirklich ganz allein von verschiedenen Einzelheiten unterrichtet sein konnte (z. B. von dem Briefe Gliński's an Sigmund) und der durch deren Mitteilung nicht nur sich selbst im hellsten Lichte erscheinen ließ, sondern sich gleichzeitig von dem Vorwurf reinigte, daß er als Kanzler des Reiches, vom Senat am am königlichen Hoflager bestellt, eine Verletzung der Union nicht verhütet habe. Aber er ging noch weiter: er schrieb Gliński zu, daß dieser dem König eingeflüstert habe, sich einiger litauischer Herren in Brześć heimlich zu entledigen (während Łaski diesen Anschlag vereitelt habe), daß er einen Kurpfuscher bei dem sterbenskranken König protegierte (wovon Miechowita in der ersten Ausgabe weitläufig berichtet, ohne indessen seine Verbindung mit Gliński auch nur mit einem Worte zu streifen), daß er den König zum vorzeitigen Aufbruch nach Lida gezwungen und dadurch dessen früheres Ableben beschleunigt habe u. drgl. Dadurch begründete er gewissermaßen den Verdacht bezüglich des Staatsstreiches, für welchen er ja keinen positiven Beweis erbrachte. Handelt er hier mit vollem Bewußtsein, oder folgt er der herrschenden Meinung? Das Gedächtnis verließ ihn zwar, er warf die Ereignisse der letzten Lebenstage Alexanders durcheinander, aber schließlich — ist er der Schöpfer der Tradition, welche sich bis auf den heutigen Tag erhalten hat.

Diese Tradition erhielt sich, trotzdem wir bei den zeitgenössischen Historikern, wie bei Decius [welcher in seinem verworrenen Bericht von der Empörung Gliński's die Bemerkung fallen läßt, daß Gliński verleumdet (insimulatus) worden sei] und bei Wapowski recht zahlreiche Vorbehalte finden. Wapowski folgte indessen der Tradition und fügte, wahrscheinlich Łaski folgend, hinzu, daß sich Gliński mit den Ruthenen verständigt und das Schisma unterstützt und gefördert haben solle, Angaben, welche wiederum Stanislaus Górski in seine Tomiciana aufgenommen hat. Die Legende wurde immer glaubwürdiger und wuchs, obwohl das Werk Herbersteins, bei welchem die ganze Geschichte in wesentlich anderem Lichte dargestellt ist, Kromer bekannt war. Bei Stryjkowski wird Glin-

ski schon zum Bekenner der griechischen Kirche, zum Herrn von halb Litauen und er soll sich geäußert haben: „solange man die mächtigsten Herren in Litauen nicht um Hauptes Länge kürzer macht, so lange wird kein Friede ins Land kommen". Vergeblich bemühte sich der gewissenhafte Pater Kojałowicz in seiner „Geschichte Litauens", die gegen den Fürsten erhobenen Anwürfe auf ihr richtiges Maß zurückzuführen, ja er war sogar der Wahrheit auf der Spur. Die Tradition erwies sich doch stärker und vielleicht auch — notwendiger. Ruthenische Schriftsteller erblicken in Gliński den Helden ihres Volkes, die russischen — wenn auch lange nicht alle — den Beschützer des Schismas. Aber dafür fehlt jede Begründung. Von unseren Historikern zweifelte Kasimir Stadnicki an dem Plan des Staatsstreiches, und Adolf Pawiński, der Herausgeber der Rechnungen des schlesischen Prinzen, nannte Gliński geradezu „einen gewichtigen Parteigänger Sigmunds", ohne indessen näher auf diesen Punkt einzugehen.

Der wirkliche Sachverhalt wurde also erst durch die Erforschung des bislang in Archiven verborgen liegenden Aktenmaterials entschleiert.

Nach der Erforschung erscheint nun die Wahl Sigmunds in wesentlich anderem Lichte, als sie durch die Tradition überliefert wurde; wir verstehen nicht nur besser die schwierige Lage des Königs in seinen ersten Herrscherjahren, den Umstand, daß der Monarch sich auf ganz neue Menschen stützte, die er von Glogau mitgebracht hatte, sondern sehen auch, was wichtiger ist, daß diese Akten viel neues Licht auf die polnisch-litauische Union werfen. In den diesem Gegenstande bisher gewidmeten Untersuchungen wurde ein und zwar vielleicht der wichtigste Faktor, nämlich der dynastische, nicht genügend berücksichtigt.

Den Jagellonen lag viel an ihrem litauischen Erblande. Sie wollten sich desselben nicht entäußern, selbst um den Preis eines engeren Bündnisses mit Polen, welches Bündnis sie geschaffen hatten und mehr als sonst jemand schützten. Hier ist nach meiner Ansicht, der Hauptgrund dafür zu suchen, warum der endgültige Abschluß so lange, bis zu den Zeiten des kinderlosen Sigmund August hinausgeschoben wurde. Die Feststellung der Tatsache, daß die Jagellonen der gemeinsamen Wahl von Polen und Litauen entgegenwirkten, tut ihnen indessen keinen Abbruch. Sie waren ja Dynasten, geradeso wie die Luxemburger, Valois und

Habsburger, welche immer auf das Wachstum ihrer Hausmacht bedacht waren. Sie lebten und herrschten in der Epoche großer Dynastien, wo die Interessen der Völker und Länder mit den dynastischen Bestrebungen, aus denen dann die ersten mächtigen Staatsorganismen erwuchsen, in eins verflossen.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1910. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

15. Stycznia 1910.



PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE
1873—1902

Librairie de la Société anonyme polonaise
(Spółka wydawnicza polska)
à Cracovie

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof.« *(Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires)*, in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog.« *(Classe de philologie. Seances et travaux)*, in 8-vo, volumes II—XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof.« *(Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux)*, in 8-vo, vol. III—XIII, XV—XLII, (vol. I. II. XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisyi do badania historyi sztuki w Polsce.« *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne)*, in 4-to, vol. I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisyi językowej.« *(Comptes rendus de la Commission de linguistique)*, in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce.« *(Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne)*, in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k. Vol. III. Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV. Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysii carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzów polskich.« *(Bibliothèque des auteurs polonais du XVI e. XVII siècle)*, in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed A. Sokołowski et J. Szujski; A. Lewicki. 32 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV, Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII, Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actornm saec. XV ad res publ. Poloniae spect. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV, Rationes curiae Vladislai Jagellonis et Hedvigis, ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chronicorum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III. Stephani Medeksza commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński: 6 k. — Vol VII, X, XIV, XVII Annales Domus professae S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed. A. Sokołowski 4 k. — Vol. XV. Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XIV. Stanislai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k.

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 150 k.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wisłocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Kluczycki. 20 k. —

Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallici) 1674—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanislai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Ioannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wisłocki. T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« *(Anciens monuments du droit polonais* in 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann. 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clenodiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Golesz 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum. T. IX. 8-vo, 1889. — 8 k.

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« *(Mémoires)*, in 4-to. 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« *(Séances et travaux)*, in 8-vo, 41 vol. (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisyi fizyograficznej.« *(Comptes rendus de la Commission de physiographie)*, in 8-vo, 35 volumes (III. VI — XXXIII, 67 planches, vol I. II. IV. V. épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicyi.« *(Atlas géologique de la Galicie)*, in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« *(Comptes rendus de la Commission d'anthropologie)*, in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« *(Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques)*, in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świętek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnią.« *(Les populations riveraines de la Raba en Galicie)*, in 8-vo, 1894. — 8 k. **Górski K.**, »Historya piechoty polskiej« *(Histoire de l'infanterie polonaise)*, in 8-vo. 1893. — 5 k. 20 h. »Historya jazdy polskiej« *(Histoire de la cavalerie polonaise)*, in 8-vo, 1894. — 7 k. **Balzer O.**, »Genealogia Piastów.« *(Généalogie des Piasts)*, in 4-to, 1896. — 20 k. **Finkel L.**, »Bibliografia historyi polskiej.« *(Bibliographie de l'histoire de Pologne)* in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. **Dickstein S.**, »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« *(Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres)*, lex. 8-vo, 1896. — 8 k. **Federowski M.**, »Lud białoruski.« *(L'Ethnographie de la Russie Blanche)*, in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Rocznik Akademii.« *(Annuaire de l'Académie)*, in 16-o, 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« *(Mémoire sur les travaux de l'Académie 1873—1888)*, 8-vo, 1889. — 4 k.